

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1939

N°

1396

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

JOSEPH VILLEBRUN

Né le 30 novembre 1912, à Béziers (Hérault)

UN REMÈDE ANTI-SYPHILITIQUE
aux XVIII^e et XIX^e siècles :
LE ROB DE LAFFECTEUR

Petite contribution à l'histoire de la syphilis

Président de Thèse : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91
PARIS

1939

ANNÉE 1939

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

JOSEPH VILLEBRUN

Né le 30 novembre 1912, à Béziers (Hérault)

UN REMÈDE ANTI-SYPHILITIQUE aux XVIII^e et XIX^e siècles : LE ROB DE LAFFECTEUR

Petite contribution à l'histoire de la syphilis

Président de Thèse : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

PARIS

1939

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	R. JUVIERE.
Physiologie	LÉON BINET.
Physique médicale.....	STROHL.
Chimie médicale.....	OLONOVSKI
Bactériologie	ROBERT DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générale....	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	PASTEUR-VALLERY-RADOT.
Pathologie chirurgicale.....	MONDOR.
Anatomie pathologique.....	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.....	TIFFENEAU.
Thérapeutique	AUBERTIN.
Hygiène et médecine préventive.....	TANON.
Médecine légale.....	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	LEVY-VALENSI.
Pathologie expérimentale et comparée....	HENRI BENARD.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.	CHIRAY.
Clinique médicale.....	ABRAMI.
	FISSINGER.
	LOEPER
	RATHERY.
	LEREBoullet.
	NOBECOURT.
	LAIGNEL-LAVASTINE
Hygiène et clinique de la première enfance	GOUGEROT.
Clinique des maladies des enfants.....	GUILLAIN.
Clinique des maladies mentales et des ma-	LEMIERRE.
ladies de l'encéphale.....	CUNEO
Clinique des maladies cutanées et syphili-	GOSSET
titiques	GREGOIRE
Clinique des maladies du système nerveux	JENCRMANT.
Clinique des maladies infectieuses.....	VELTER.
Clinique chirurgicale.....	CHEVASSU.
	COUVELAIRE.
Clinique ophtalmologique.....	JEANNIN.
Clinique urologique	LEVY-SOLAL.
	MOCQUOT.
Clinique d'accouchements.....	OMBREDANNE.
Clinique gynécologique.....	HARVIER.
Clinique chirurgicale infantile et ortho-	LEMAITRE.
pédie	PIERRE DUVAL.
Clinique thérapeutique médicale.....	M. VILLARET.
Clinique oto-rhino-laryngologique.....	TROISIER.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	
Clinique propédeutique.....	MATHIEU.
Clinique de la Tuberculose.....	LAUBRY.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'a-	Clovis VINCENT.
dulte	N...
Clinique cardiologique	
Clinique de neuro-chirurgie	
Assistance Médico-Sociale.....	
Professeurs sans chaire.....	HAZARD.
	MULON.
	OLIVIER.
	SANNIÉ.
	VERNE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

Pathologie chirurgicale.. AMELINE.
 Pathologie médicale BARIETY.
 Pathologie médicale..... BÉNARD HENRI.
 Pathologie médicale..... BERNARD ETIENNE.
 Hydrologie..... BESANÇON JUSTIN.
 Bactériologie..... BONNET.
 Pathologie médicale..... BOULIN.
 Pathologie médicale BROUET.
 Histologie BULLIARD.
 Pathologie médicale..... CACHERA.
 Anatomie CORDIER.
 Pathologie médicale COSTE.
 Physique DOGNON.
 Urologie FEY.
 Pathologie chirurgicale.. FUNCK.
 Parasitologie GALLIARD.
 Bactériologie GASTINEL.
 Pathologie chirurgicale.. DE GAUDART D'ALLAINES.
 Physiologie GAYET.
 Pathologie médicale..... DE GENNES.
 Histologie GIROUD.
 Pathologie médicale..... HAGUENAU.
 C'o-rhino-laryngologie .. HALPHEN.
 Anatomie pathologique.. HUGUENIN.
 Hygiène JOANNON.

MM.

Obstétrique LACOMME.
 Obstétrique LANTUEJOU.
 Pathologie médicale..... LAROCHE GUY.
 Parasitologie LAVIER.
 Pathologie médicale LELONG.
 Pathologie expérimentale LEMAIRE.
 Pathologie chirurgicale.. LEVEUF.
 Pharmacologie Mlle J. LEVY.
 Neurologie et Psychiatrie LEVY-VALENSI.
 Pathologie chirurgicale .. MÉNÉGAUX.
 Pathologie médicale..... MOLLARET
 Pathologie médicale..... MOREAU.
 Pathologie chirurgicale.. MOULONGUET.
 Pathologie médicale..... MOUQUIN.
 Pathologie chirurgicale.. FÉTIT LUTHER.
 Médecine légale..... PIÉDELIEVRE.
 Obstétrique PORTES.
 Ophtalmologie RENARD.
 Physiologie RICHET.
 Pathologie chirurgicale.. SÈNÈQUE.
 Pathologie médicale..... TURPIN.
 Obstétrique VIGNES.
 Pathologie chirurgicale.. WILMOTH.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

Pathologie chirurgicale.. ALGLAVE.
 Pharmacologie BUSQUET.
 Physiologie CHAILLEY-BERT
 Obstétrique GUÉNIOT.
 Pathologie chirurgicale .. HEITZ-BOYER.

MM.

Pathologie chirurgicale.. LARDENNOIS.
 Obstétrique LE LORIER.
 Parasitologie NEVEU-LEMAIRE.
 Pathologie chirurgicale .. SCHWARTZ.
 Obstétrique VAUDESCAL.

IV. -- AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.		MM.	
ALAJOUANINE.	} Clinique médicale	BASSET.	} Clinique chirurgicale
AUBERTIN.		BROcq.	
BRULÉ.		CADENAT.	
CHABROL.		GATELLIER.	
DONZELOT.		MOURE.	
DUVOIR.		QUENU.	
LIAN.		VELTER.	
PASTEUR-VALLERY.			
RADOT.			
SEZARY.			
MM.	} Clinique obstétricale..		
ECALLE			
METZGER			

V. — CHARGÉS DE COURS

	MM.
Education physique.....	CHAILLEY-BERT, agrégé.
Radiologie clinique.....	LEDoux-LEBARD.
Stomatologie	RUPPE.
Puériculture	WEIL-HALLÉ.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS

A MES FRERES

A MES AMIS

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur à la Faculté de Médecine

Médecin des Hôpitaux

Membre de l'Académie de Médecine

Officier de la Légion d'Honneur

Avec l'expression de ma respectueuse reconnaissance pour avoir accepté la présidence de cette thèse.

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

Stages

- 1^{re} année M. LE PROFESSEUR RATHERY
M. LE PROFESSEUR OMBREDANNE
2^e année M. LE PROFESSEUR FIESSINGER
3^e année M. LE DOCTEUR TIXIER
M. LE PROFESSEUR AUBERTIN
4^e année M. LE DOCTEUR CHIRIE

Externat

- 1^{re} année M. LE DOCTEUR ROUHIER
M. LE DOCTEUR BOPPE
2^e année M. LE DOCTEUR BOLTANSKI
M. LE DOCTEUR COURCOUX
3^e année M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ MOREAU
M. LE PROFESSEUR MARION
4^e année M. LE PROFESSEUR JEANNIN
M. LE DOCTEUR PRUVOST
M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ VIGNES
M. LE DOCTEUR SCHAEFFER



Frontispice de BELIN et DESCHAMPS
pour *Syphilis*, poème publicitaire
de BARTHÉLEMY, à la gloire du « Rob de L'affecteur »

« Quand je vois que des hommes, que les lois autorisent à se dire médecins, le recommandent [le Rob de Laffecteur] à leurs malades, je suis saisi de pitié et d'indignation, parce que rien ne prouve plus dans quel avilissement la médecine est tombée en France... ».

F. SWEDIAUR

(Traité complet des maladies
vénériennes ; 4^e Ed., 1801).

INTRODUCTION

Vers le milieu du siècle dernier, dans un salon parisien, comme on s'entretenait un jour, devant le célèbre Ricord, du Dr Giraudeau de Saint-Gervais, quelqu'un demanda s'il était vraiment gentilhomme : « C'est le fils d'un meunier du bourg de Saint-Gervais, répondit un médecin. — Qu'en pensez-vous, mon cher Ricord, les Giraudeau appartiennent-ils à la noblesse ? interrogea un troisième interlocuteur. — Oui, certainement, à la noblesse de *Rob* », répliqua Ricord.

Ce mot d'esprit, absolument incompréhensible pour nos contemporains, fit rire tout Paris aux environs de 1840. Personne, à cette époque, n'ignorait l'existence du « Rob antisiphilitique de Laffecteur », qui avait fait l'objet d'une publicité effrénée, quelques années auparavant, de la part du Dr Giraudeau de Saint-Gervais, acquéreur de la marque « Boyveau-Laffecteur » pour la vente d'un remède antisiphilitique, lancé à Paris dès 1777.

Ce n'est pas pour avoir le plaisir de rapporter un trait d'esprit de Philippe Ricord (lequel en compta

beaucoup, et non des meilleurs, à son actif) que nous avons commencé par cette anecdote notre modeste travail. C'est pour montrer immédiatement qu'à une époque où, à la suite des travaux de F. Balfour, William Ellis, J.-C. Todde, B. Bell, J.-F. Hernandez, etc., Ricord avait, par ses admirables recherches, définitivement réduit à néant les idées erronées de J. Hunter sur l'identité de la gonorrhée et de la syphilis, il se trouvait encore, en vénéréologie, des médecins pour prescrire des remèdes confusionnels et des malades pour les absorber.

Et nous ne sommes qu'en 1840. Or, dans les toutes dernières années du XIX^e siècle, l'Amérique du Sud, où la syphilis faisait rage, importait encore des quantités fabuleuses de « Rob ».

Le « Rob de Laffecteur » se proposait de guérir la fausse entité morbide gonorrhée-syphilis ; de plus, il se présentait au public comme ne contenant nulle trace de mercure, et ses deux exploiters successifs, le sieur Laffecteur, puis le Dr Giraudeau de Saint-Gervais, s'attachèrent, dans leur littérature, à combattre l'emploi de ce spécifique qui, par un heureux empirisme, avait été prescrit dès les premiers ravages de la syphilis.

Ainsi, l'étude historique du « Rob de Laffecteur », qui connut longtemps une faveur très grande, grâce à la confusion des théories, sera en quelque sorte le reflet des reculs doctrinaux en vénéréologie dont fut témoin le XIX^e siècle, même en sa dernière moitié, puisqu'en 1858, vingt ans après les découvertes de

Ricord, le Dr P. Diday ne jugeait pas inutile à l'intérêt public de faire paraître un volume de 600 pages (1) pour battre en brèche les idées du Dr Vidal, grand partisan du mercure, celui-là, mais qui le prescrivait dans la blennorrhagie, laquelle, pour lui, procédait, avec la syphilis, d'un seul et même virus.

(1) P. DIDAY. — *Exposition critique et pratique des nouvelles doctrines sur la syphilis*, Paris, Baillière, 1858.

QUELQUES REMEDES SECRETS ANTIVENERIENS ANTERIEURS AU « ROB DE LAFFECTEUR »

La querelle entre les partisans et les détracteurs du mercure, qui n'avait cessé de se poursuivre depuis le xvi^e siècle, et qui, en cette fin de xviii^e siècle, reprenait une vigueur nouvelle, jeta la confusion et l'incertitude dans l'esprit des médecins et beaucoup plus encore dans celui des malades.

C'est ainsi que l'on peut expliquer la faveur inouïe dont purent jouir maints remèdes anti-vénériens à formules secrètes, lancés, grâce à de tapageuses réclames, par des charlatans, parmi lesquels se glissèrent cependant d'authentiques médecins.

Les plus hautes autorités ne se firent pas faute de s'élever avec force contre un tel état de choses, si préjudiciable à la santé publique. Nous donnerons sur ce sujet la parole à Astruc, qui s'exprime ainsi dans la Préface de son *Traité des maladies vénériennes* : « Chacun n'a pensé qu'à faire valoir son prétendu secret, en le donnant pour infaillible, inmanquable, incomparable, et cela avec tant d'affectation et si peu de ménagement, qu'ils se sont trahis eux-

mêmes, et ont fait connaître que le véritable but de ces éloges outrés était d'attraper l'argent du public, et que l'intérêt avait été l'unique motif qui leur avait mis la plume à la main. Ces vues, ces moyens, conviennent à des charlatans, mais une pareille conduite est indigne de gens d'honneur, ennemis de la fraude, partisans de la vérité, animés d'une affection sincère pour la conservation du genre humain ; et l'on ne saurait approuver que plusieurs chirurgiens, que quelques médecins étrangers, qu'un ou deux médecins français, aient osé proposé des secrets dont ils cachaient avec soin la préparation, pour n'en pas faire connaître l'inefficacité, et qu'ils aient cherché à séduire, par de pareils moyens, la crédulité du public » (1).

Avant d'en arriver au « Rob de L'affecteur », nous citerons les principaux médicaments anti-syphilitiques secrets, en faveur vers la fin du XVIII^e siècle (2).

Les « Gouttes blanches du Docteur Ward », de Londres, étaient le produit de la combinaison du mercure métallique avec l'acide azotique et de la saturation par l'ammoniaque de la liqueur ainsi obtenue.

La « Liqueur de Mittier », de Montpellier, avait pour base du sulfate de mercure. Elle se préparait en triturant au mortier de verre soixante grains de ce

(1) Cité par Ed. JEANSELME. — *Traité de la syphilis*, tome I, p. 299.

(2) Voir HAMONIC (Noël). — *La thérapeutique anti-vénérienne aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1909 et JEANSELME, *ouv. cité*.

sel, sur lequel on laissait tomber chaque minute deux gouttes d'eau distillée, jusqu'à dissolution. Celle-ci étant obtenue, on ajoutait la quantité d'eau distillée nécessaire pour parfaire le volume d'une bouteille.

Les dragées antivénériennes de Keyser se préparaient ainsi : on réduisait le mercure en une sorte d'oxyde gris, par une longue trituration à l'air libre, puis on dissolvait cet oxyde dans du vinaigre. On évaporait, et du sel ainsi obtenu, on faisait des pilules, avec du miel comme excipient. Keyser reçut du roi, en 1762, une pension de 10.000 livres et le droit exclusif de vendre sa drogue, pendant toute sa vie. De plus, le ministre donna l'ordre aux médecins militaires d'employer les dragées de Keyser, à l'exclusion de tout autre remède, pour le traitement des maladies vénériennes dans l'armée.

Citons encore le « Sirop végétal de Bellet », dont une analyse par Bayen révéla qu'il contenait du nitrate de mercure ; « l'Eau végéto-mercurielle » de Pressavin ; la « Poudre unique de Godernaux », qui fit l'objet d'une analyse par Macquer, Berthollet et Croharé, de laquelle il résulta que ce remède avait pour base du précipité blanc et du sublimé corrosif ; la décoction de Pollini, qui était recommandée pour les cas désespérés, et dont la composition nous est demeurée inconnue, etc., etc...

Mais « l'Eau fondante anti-vénérienne » de Guilbert de Préval mérite qu'on s'y attarde quelque peu, à cause du pittoresque qui se dégage de son histoire et parce que les circonstances qui accompagnent le

lancement de ce remède sont tout à fait caractéristiques de la manière des charlatans de la fin du XVIII^e siècle.

En 1759, Guilbert de Préval, qui avait commencé ses études de médecine à Caen, se fit recevoir docteur à Paris et s'installa rue des Deux-Portes (aujourd'hui rue Dussouls), où il devint bientôt le médecin de toutes les filles de théâtre, qui habitaient le quartier. Après s'être spécialisé vingt ans dans le traitement de la syphilis, il prétendait avoir guéri 8.000 personnes par un liquide dont l'inventeur seul détenait le secret. Dans une feuille imprimée ayant pour titre : *Propriétés générales de l'eau fondante anti-vénérienne de M. Guilbert de Préval, docteur-régent et professeur en matières médicales de la Faculté de Paris, conseiller, médecin consultant et correspondant de Sa Majesté le Roy de Danemark*, l'inventeur donnait la manière de se servir de son remède dont la réputation s'était répandue jusqu'aux Indes et en Amérique : « Quiconque voudra se servir de cette eau, prenne un gobelet ou un autre vase fait non d'aucun métal, mais de terre ou de verre, qu'il y plonge la partie qu'il voudra rendre invulnérable au virus vénérien, qu'il l'en abreuve avec soin et à plusieurs reprises, lorsqu'il se sera exposé au commerce d'une femme suspecte ou même décidément gâtée. Quant aux femmes, qu'elles s'en fassent des injections fréquentes et profondes ». Du point de vue prophylactique, il n'y avait rien là qui ne fût digne d'un sage praticien. Mais où l'extravagance commence, c'est

quand Guilbert de Préval ajoute que son remède est « *tellement antipathique au mal, qu'il l'indique* : il change de couleur, il se trouble ; de limpide qu'il est, il devient épais, bleuâtre, laiteux, à la seule approche du virus, et *il est nuancé en proportion de ses degrés* ; c'est un fanal pour le voyageur dans la nuit obscure ; il lui montre le danger, il en est préservé s'il n'a pas perdu la raison ». De l'énoncé de cette merveilleuse propriété, à entreprendre le traitement même des syphilitiques avec ce remède, il n'y avait qu'un pas, mais nous y reviendrons tout-à-l'heure.

L'annonce de cette eau anti-vénérienne fit une immense sensation et ouvrit des horizons merveilleux à tous les débauchés qui se voyaient ainsi désormais invulnérables. Quelques-uns d'entre eux, qui comptaient parmi les plus grands seigneurs, demandèrent à notre charlatan de prouver en leur présence l'efficacité de son remède. L'expérience eut lieu en 1771 « dans la maison de M. de Saint-Laurent, en présence de M. le duc de Chartres et de M. le Prince de Condé ». « De Préval, s'étant oint de son huile miraculeuse, se livra devant l'assistance à des actes obscènes avec une fille publique affectée de lésions syphilitiques affreuses. Il sortit sain et sauf de ce combat et prétendit depuis n'en avoir éprouvé aucune suite funeste. M. le lieutenant de Police, qui regarde cette découverte comme très utile à son administration, a ordonné aussi des essais qui ont réussi. Le mois suivant, de Préval réitéra cette expérience devant le chirurgien de M. le comte de la Marche sur une fille publique,

très atteinte, choisie par le chirurgien. Après neuf jours de visites, le chirurgien ne constatant aucun mal chez son client, fit un rapport, en assurant l'efficacité de ce remède ». On imagine aisément le nombre de victimes que dut engendrer l'emploi de l'eau fondante ! Mais ce n'était rien encore : cette eau, proposée d'abord comme agent prophylactique, fut bientôt employée pour le traitement des syphilitiques, avec l'appui du Conseil municipal de Paris. Mais la Faculté de Médecine commença à s'émouvoir des agissements du sieur de Préval. Elle tint conseil, le 8 août 1772, et raya de la liste de ses membres, par 154 voix contre 6, le trop turbulent inventeur de l'eau fondante anti-vénérienne, laquelle n'était d'ailleurs, on le sut plus tard, que de l'eau de chaux chargée d'un peu de sel marin et d'une très petite quantité de mercure avec un principe odorant. Alors, Guilbert de Préval intenta un procès à la Faculté et porta plainte au Parlement contre cette dernière. Le jugement fut annulé en 1776, mais confirmé le 13 août 1777, la Faculté ayant refusé de reconnaître le premier jugement du Parlement. Préval fut, en outre, condamné à une amende de 3.000 francs.

LE « ROB DE LAFFECTEUR » AU XVIII^e SIECLE

Dans le courant de décembre 1777, le sieur Laffecteur, propriétaire du « Rob » portant son nom, « encouragé par les succès multipliés qu'il avait obtenus en particulier pour sa conviction personnelle » (1) se présenta chez M. Berthier, intendant de la généralité de Paris, « avec cette noble confiance qui naît de la persuasion intime et du témoignage d'une confiance irréprochable ». Il affirma à ce magistrat que le remède de son invention est le seul remède spécifique contre tous les accidents vénériens, un remède uniquement composé de plantes, qui guérit toujours infailliblement et n'expose jamais le malade aux dangers que comporte l'administration du mercure.

Depuis de longues années, il a voulu trouver contre les maladies vénériennes « un remède dans un règne

(1) *Observations sur les effets du Rob anti-syphilitique du sieur Laffecteur* (brochure publicitaire, Paris, 1784).

qui ne fût point minéral ». Or, les effets de son « Rob » sont « aussi doux, aussi prompts que salutaires ». Il peut être administré avec sécurité « aux hommes, aux femmes, aux vieillards, aux enfants, dans toutes les circonstances de la vie ». Il n'altère « aucune des fonctions animales » ; même, il les rétablit toutes « lorsque leur délabrement reconnaît pour principe un virus syphilitique, quelque invétéré et dégénéré qu'il fut ».

Le sieur L'affecteur exprima donc au magistrat son espoir d'être « non seulement assuré de la protection du Prince, mais même de celle de toutes les personnes qui, par état, sont chargées spécialement de veiller à la conservation des sujets ».

Subjugué par une telle assurance, M. Berthier donna l'autorisation à L'affecteur d'essayer son remède sur trois soldats du corps des pionniers casernés à Saint-Denis, et chargea le Docteur Poissonnier-Desperrières, médecin de sa généralité, de suivre les effets de cette expérience et de lui en rendre compte.

Les résultats obtenus, furent, paraît-il, si satisfaisants, que M. Berthier en informa les ministres des divers départements. Mais le médecin-expert avait cru, devoir, toutefois, formuler quelques réserves : « Quoique cette première épreuve eût eu tout le succès qu'il était possible d'en espérer, ainsi qu'il résulte des procès-verbaux qui ont été dressés pour constater l'état des trois malades et leur parfaite guérison, M. Poissonnier-Desperrières ne l'ayant pas trouvée satisfaisante pour porter un jugement certain sur l'effi-

cacité du remède » (1) proposa à Laffecteur de la répéter une seconde fois sur un plus grand nombre de sujets et en présence de tous les médecins qui voudraient bien la suivre.

Laffecteur obtint alors du lieutenant général de police l'autorisation de traiter, dans l'asile de Bicêtre, tous les malades qu'il désirerait. Douze hospitalisés furent choisis, dont trois présentaient des accidents syphilitiques très graves et une commission médicale de douze membres fut élue pour suivre les expériences de Laffecteur. Les commissaires étaient : Borie, Poissonnier, Geoffroy, Paulet, Darcet, Despériers, Vicq-d'Azyr, Audry, Ch. Le Roy, Bucquet Vermiers et Mauduit. Ils constatèrent la guérison des douze malades soumis au traitement de Laffecteur.

Ces guérisons firent un bruit énorme, mais il y eut des médecins qui contestèrent la composition du « Rob ».

Le mercure seul est spécifique, répétait-on ; or, puisque le « Rob » guérit, il en contient nécessairement de ce fait. Deux chimistes célèbres, Darcet et Bucquet, furent chargés d'analyser le produit. Ils ne trouvèrent aucune trace de mercure dans le « Rob », mais ils n'osèrent cependant affirmer, de façon absolue, que ce remède n'en contenait nulle trace, sa présence ayant pu échapper à leur investigation.

Mais interrompons un instant cet historique, pour examiner quelle pouvait être la composition du « Rob ».

(1) Arrêt du Conseil, 12 septembre 1778.

Voici celle que donne Van Mons, dans sa *Pharmacopée usuelle*, déclarant la tenir d'un commissaire de la marine française :

Salsepareille	15
Sené	1
Fleurs de bourrache	1
Roses muscades	1
Semence de cumin	1
Sucre	15
Miel	15

Et voilà la composition avec laquelle on prétendait détrôner le mercure ! L'affecteur affirmait que son remède n'en contenait pas une parcelle. Cependant, d'après Swediaur (*Traité complet des maladies vénériennes*) beaucoup de malades qui faisaient usage du « Rob » étaient tourmentés par une abondante salivation.

« D'après ces faits, ajoute cet auteur, il est évident pour moi que L'affecteur donne du mercure dans son *rob*, et même use des préparations les plus âcres et les plus dangereuses de ce métal, le muriate oxygéné de mercure ou *sublimé corrosif*... C'est donc tromper indignement le public que d'affirmer, comme le fait L'affecteur, que l'on guérit des maladies vénériennes avec son *rob*, sans mercure... » (1). En effet, l'analyse chimique démontra la présence de mercure dans certains échantillons de « Rob », l'une sans mercure, que L'affecteur soumettait aux analyses officielles, l'autre contenant du mercure, enfin la troisième, dite

« décomposée, modifiée, ou corrigée » rendue très irritante par l'addition d'un principe que Swediaur soupçonne être de la poudre ou de la teinture de cantharide (2).



Pour répondre à la méfiance de ses adversaires, L'affecteur communiqua la composition de son remède à la Société de Médecine, en lui demandant l'autorisation d'exploiter son remède. Il obtint d'elle un avis favorable qui fut transmis au Conseil d'Etat, à Versailles, lequel rendit le 12 septembre 1778, un arrêt autorisant « BOYVEAU-LAFFECTEUR de vendre et de débiter dans toute la France, le Rob anti-syphilitique, à la charge néanmoins de ne pouvoir le livrer, pour le traitement des maladies vénériennes, que sur l'ordonnance des gens de l'art ».

Mais, écoutons l'hymne de triomphe du sieur L'affecteur, à la suite de la consécration que le Conseil d'Etat vient de donner à son remède :

« La sagesse du gouvernement éclate dans cet arrêt : le public ne sera pas cette fois à la merci de l'ignorance d'un charlatan ; il ne sera pas exposé aux prestiges de sa cupidité : ce remède ne pourra être administré que sous la direction d'un homme de l'Art, et le roi nomme spécialement pour Paris deux commissaires inspecteurs qui suivront les effets du remède... ».

(1) Cité par JEANSELME. *Traité de la syphilis*, t. I.

(2) JEANSELME, *op. cité*.

L'affecteur fait imprimer l'arrêt à des centaines de milliers d'exemplaires, l'affiche sur les murs, le distribue, notamment aux médecins et chirurgiens de la capitale et du royaume, en invitant ces derniers à procéder à des essais de son remède : « Ces essais ne peuvent être dangereux, puisque treize médecins garantissant la douceur et la sûreté de ce nouveau remède ». Cette vérité (!) est consignée dans la Gazette de Santé, aux termes d'un article apologétique, visiblement payé par L'affecteur, en date du 15 octobre 1778 (N° 42) et dont voici quelques passages :

« Depuis que le mal vénérien existe en Europe, on n'a cessé de chercher des moyens propres à combattre ses redoutables effets. Presque à la naissance de cette maladie, les bois sudorifiques et le mercure furent mis en usage. Ces deux secours sont devenus la base de presque tous les remèdes vantés pour cette maladie. Le mercure, surtout, malgré l'ancien préjugé qui le mettait au rang des poisons froids, a passé jusqu'ici pour le remède le plus puissant que l'art ait pu imaginer contre ce fléau du genre humain.

« Mais en avouant ses avantages, peut-on dissimuler ses inconvénients ? [Ici l'auteur expose les accidents provoqués par le mercure]... Toutes ces considérations ont sollicité le zèle des gens de l'art à s'occuper de la découverte d'un spécifique qui pût guérir cette maladie, comme on dit, *cito, tuto et jucunde*.

« Le possesseur d'un remède, qu'il disait réunir ces propriétés, encouragé par des succès multipliés, a osé se présenter. Il a demandé des malades et des juges

(...). On a été étonné de la manière prompte et efficace avec laquelle ce remède agit et guérit sans inconvénient, sans accident. Soumis à l'analyse chimique, il n'a rien offert de métallique. Ses effets, dont nous avons été témoins, nous forcent de dire que depuis qu'on recherche des remèdes contre ce fléau de l'humanité, on n'a pas encore fait de découvertes si heureuses (.....). Ce remède consiste en un sirop épais, un plutôt un Rob, dont la saveur n'est point désagréable. Pour se le procurer, il faut s'adresser, avec un billet signé d'un médecin, au sieur Laffecteur, rue de Bondi »

D'autres articles publicitaires parurent encore dans différents journaux. Une foule de malades consultèrent par écrit le sieur Laffecteur. Bref, la publicité toute moderne de ce charlatan porta tous ses fruits. Des demandes de dépôts lui furent demandées en grand nombre : dans la France entière, le « Rob de Laffecteur » se débitait abondamment.

Cependant, pour imposer silence à ses détracteurs, qui ne voulaient pas désarmer, Laffecteur eut de nouveau recours à la Société de Médecine, qui, une seconde fois, en 1779, après s'être procuré les drogues nécessaires, fit fabriquer, sous sa surveillance, le « Rob » et l'administra à plusieurs malades atteints de syphilis. Les effets en furent encore, paraît-il, satisfaisants, comme en fait foi le rapport ci-dessous :

Extraits des registres de la Société Royale de Paris :
« La Société Royale de Médecine ayant entendu,

dans sa séance tenue le 10 Septembre 1779, le rapport des commissaires,

« Duquel rapport il résulte que ce remède ne contient pas de mercure,

« Ayant entendu depuis, dans sa séance tenue le 7 Avril 1780, le rapport des commissaires qu'elle avait nommés pour administrer le Rob du sieur L'affecteur, ainsi préparé, à des malades atteints de maladies vénériennes ;

« Duquel rapport, il résulte :

« 1° Que sur six malades, un a été rejeté, parce qu'il s'est manifesté dès le commencement du traitement, des symptômes produits par le mercure qu'il avait pris à Bicêtre peu de jours auparavant ;

« 2° Que deux autres ont été jugés complètement guéris par la disparition totale des symptômes très graves, dont aucun n'est revenu depuis trois mois que le traitement est fini ;

« 3° Que deux autres malades ayant été traités par la même méthode, leur santé a été bien rétablie, et tous les symptômes vénériens ont également disparu. »

Signé : VICQ D'AZIR,
Secrétaire perpétuel.

Ainsi, à chaque nouvelle attaque de ses adversaires, L'affecteur répondait en suscitant de nouvelles approbations officielles. Et, en 1781, il put traiter avec le ministre de la Marine, pour la fourniture du « Rob », dans « le Service des vaisseaux de Sa Majesté, ainsi

que dans les hôpitaux de la Marine dans les différents ports du Roi ». Mais le Ministre de la Marine, M. de la Luzerne, « faisait les plus grandes difficultés pour accorder les demandes faites par les ports, attendu le prix excessif de cette liqueur », et prescrivait de ne l'employer que sur la mer « où les frictions peuvent être très dangereuses aux individus atteints en même temps de vices vénériens et scorbutiques » (Jeanselme, ouv. cité). En effet, chaque traitement mercuriel ne coûtait que 5 ou 6 livres, tandis que l'administration du « Rob » se montait à 100 livres.

La Révolution survint. Le 20 brumaire, an III, Laffecteur adressa à la Convention la pétition suivante, en exprimant le souhait que son remède fût adopté par tous les hôpitaux militaires, tant terrestres que navals, et par tous les hôpitaux civils :

« Citoyens représentants,

« Ce n'est point une découverte nouvelle et dont l'utilité soit encore à démontrer que je présente à la Convention ; j'appelle votre bienveillance paternelle sur un fléau qui, depuis près de trois siècles, désole l'Europe, et je vous propose d'arrêter ses ravages les plus terribles en favorisant (au moins à l'égard des victimes désespérées), la propagation d'un remède qui a subi toutes les preuves de l'art et que vingt ans de succès non interrompus font regarder généralement comme un spécifique infallible contre les maladies vénériennes qui ont résisté à tous les moyens connus.

« Le Rob anti-syphilitique de Laffecteur, d'après

Le témoignage authentique de la Société de Médecine, qui a reconnu son efficacité, et sur l'avis des plus célèbres chimistes, qui ont déclaré qu'il n'était composé que de végétaux, a été adopté par le gouvernement, et, depuis plus de quinze ans, on l'administre dans les hôpitaux de la marine et sur les vaisseaux. Il serait à souhaiter, sans doute, que cet avantage pût s'étendre à tous les hôpitaux de la République, tant militaires que civils ; mais la *composition de mon remède comporte beaucoup de frais*, et puisqu'il faut en borner l'emploi, je sollicite la préférence pour les incurables, au moins deux de la capitale, et pour cette distinction, *je l'offre à ma Patrie au prix qu'il me coûte*, me soumettant d'ailleurs à ne recevoir aucun salaire pour les malades qui ne guériront point entre mes mains. Heureux d'arracher au plus cruel des fléaux au moins les victimes abandonnées, je trouverai dans mon cœur le dédommagement du sacrifice que je fais en faveur de mes concitoyens malheureux et indigents.

« Des guérisons sans nombre, des cures désespérées, voilà mes titres ; ma demande ne peut manquer d'être favorablement accueillie par des législateurs, à qui rien de ce qui intéresse l'humanité ne saurait être étranger, et qui ont établi dans leur sein un Comité de secours et de bienfaisance.

« Agréez, citoyens représentants, l'hommage que je vous fais de mon ouvrage. »

L'AFFECTEUR.

La demande de ce singulier bienfaiteur de l'humanité fut renvoyée par la Convention au Comité des secours publics, qui, lui-même, la transmitt au Directoire exécutif, en l'invitant à « utiliser cette précieuse découverte et à prendre la demande du citoyen Boybeau-Laffecteur en très grande considération ». Celui-ci fit agir alors auprès du Directoire exécutif trois députés de ses amis, Vinet, Eschasseriaux aîné et Eschasseriaux jeune, qui reçurent une réponse évasive du Ministre de la Guerre. Laffecteur, à son tour, écrivit au Ministre, mais l'on ne sait si sa démarche fut couronnée de succès.

Quoi qu'il en soit, Laffecteur ne perdait pas de vue sa clientèle particulière et multipliait les inventions publicitaires pour répandre son produit. Il n'hésita pas à charger Luce, auteur de tragédies fort médiocres, d'écrire à la gloire du « Rob » une ode d'un accent tout pindarique. Le successeur de Laffecteur, Girardeau de Saint-Gervais, ne dédaignera pas non plus, trente ans plus tard, le secours de la Muse ; et ce ne sera pas une ode médiocre, mais un poème en quatre chants, et non des plus mauvais, qu'il demandera à un célèbre poète de l'époque, Barthélemy, de composer pour l'exaltation de son produit et l'anéantissement du mercure rival. Mais nous reviendrons au chapitre suivant sur ce poème médical qui mérite d'être étudié plus longuement.

Cependant, Laffecteur obtenait du Comité de Salut public l'autorisation d'exporter son produit :

« Sur le rapport de la commission du commerce,

d'après les motifs et considérations qui y sont énoncés, le Comité de Salut public arrête que le citoyen Laffecteur, médecin, pourra exporter de la République telle quantité qu'il voudra de son remède en bouteilles de pinte, pesant chacune trente-deux onces.

« Les employés aux bureaux des douanes laisseront sortir les dites bouteilles, sans exiger d'acquets à caution, le citoyen Laffecteur en étant dispensé par les présentes.

« Les membres du Comité de Salut public : R. Lindet, Treillard, Eschasseriaux, Thuriot, J.-F. Delmas, Merlin. »

Ainsi, le XVIII^e siècle se terminait sur le triomphe du « Rob de Laffecteur ». Nous verrons que, pendant la première moitié du XIX^e siècle, ce remède ridicule bénéficiera encore d'un très grand succès, grâce à la confusion qui régnera si longtemps en vénérologie, en dépit des découvertes de Bell, J.-C. Todde, Hernandez, etc..., confirmées de si éclatante façon par Philippe Ricord.

LE « ROB DE LAFFECTEUR » AU XIX^e SIECLE
UN POEME ANTI-MERCURIEL A LA GLOIRE
DU « ROB »

Dans les premières années du XIX^e siècle, nous perdons les traces du sieur Laffecteur : le « Rob » continue à se vendre, mais cesse d'être le remède à la mode. L'âge, sans doute, a ralenti l'ardeur publicitaire de notre charlatan. On n'entend plus parler de lui.

Mais il était dit que le « Rob » ne pouvait demeurer longtemps dans l'obscurité. En 1828, un certain Docteur Giraudeau de Saint-Gervais, se rendit acquéreur de la marque Boyveau-Laffecteur. L'audace publicitaire de ce nouveau venu ne le cédait en rien à celle de son prédécesseur. Elle se révéla si tapageuse, que l'attention de la Justice en fut attirée. Le Dr Giraudeau de Saint-Gervais passa en correctionnelle, le 2 mai 1829, pour vente illégale d'un « remède secret », délit prévu par la loi du 2 Germinal an II. Les trois experts, désignés par le Tribunal pour dresser un rapport sur le produit litigieux, étaient : Orfila, professeur à la Faculté de Médecine, Pelletier, profes-

seur à l'Ecole de Pharmacie, et Chevallier, pharmacien.

Voici quelques extraits (1) du réquisitoire violent que prononça le procureur du roi contre Giraudeau de Saint-Gervais :

« ... Giraudeau a déposé une brochure dans laquelle se trouvait une recette incomplète, mais qui ne se trouve que là et qu'on chercherait en vain dans la foule des brochures et documents qui ont été saisis ; il en résulte que le sieur Giraudeau voulait, en donnant une formule incomplète, se soustraire à la connaissance du public, afin de le duper plus sûrement.

« Du reste, les titres fastueux qu'il attribuait à ses brochures sont les témoins de son charlatanisme ; c'est ainsi qu'on peut en citer une qui portait pour titre : « Conseils aux victimes de l'amour ».

« Les brochures de Giraudeau contiennent même des phrases indécentes, et des pères de famille en remirent à la police comme attentatoires à la morale et à la pudeur publiques, mais cela n'empêcha pas Giraudeau de les répandre à profusion. Il a prétendu que son spécifique était mis en dépôt chez les pharmaciens, à la condition seulement que ceux-ci ne le délivreraient aux malades que sur ordonnance des médecins. Or, parmi les dépositaires, on a trouvé un droguiste à Fontainebleau et un libraire à Gap...

« Bien qu'il parle beaucoup de son désintéresse-

(1) Cité par HAMONIC : *La thérapeutique anti-vénérienne aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, 1909.

ment et de sa philanthropie, le rapport des experts montre qu'il vend 6 et 12 francs les robs qui lui coûtent à peu près 24 sous... »

Quant aux experts, ils conclurent que, si les matières qui entraient dans la composition du « Rob » étaient bien celles trouvées dans les formules, il était vrai aussi que les doses n'en étaient pas indiquées avec précision, et « que le Rob préparé devant [eux], d'après les proportions indiquées, contenaient une trop petite quantité de substances actives pour jouir des propriétés énergiques qu'on lui attribuait ».

Malgré l'éloquente plaidoirie de M^e Dupin, le Dr Giraudeau de Saint-Gervais fut condamné à 600 fr. d'amende et aux dépens.

Quoi qu'il en soit, le « Rob » continua à être exploité et vendu par le même Giraudeau, mais à la suite de quelles modifications, nous l'ignorons.

Un tableau de l'activité publicitaire de ce charlatan se trouve résumé dans les notes qu'il composa pour les quatre chants d'un poème, intitulé *Syphilis*, à la gloire du « Rob » et dont l'auteur n'était autre que le célèbre poète Barthélemy (1). Voici le titre exact de

(1) Auguste-Marseille BARTHÉLÉMY, né à Marseille en 1796, mort le 23 août 1867, écrivit d'abord dans les journaux légitimistes et obtint même une allocation de Charles X pour une ode sur le *Sacré* (1825). Dès cette époque, il entra en relation avec son compatriote Méry, qui devint son collaborateur inséparable. Ils écrivirent ensemble un poème épique en 8 chants, *Napoléon en Egypte* (1828), mais surtout des satires politiques d'une violence extrême, dont les plus célèbres furent les cinquante-deux morceaux qui composent la *Némésis*, dirigée contre les ministres de Louis-Philippe et qui valurent à Barthélémy une popularité éclatante. Mais

ce poème publicitaire, visiblement commandé et payé par le Dr Giraudeau de Saint-Gervais :

*Syphilis, poème en quatre chants, par Barthélémy. Avec des notes explicatives par le Dr Giraudeau de Saint-Gervais, chevalier des Ordres du Sauveur et de l'Indépendance hellénique, médecin de la Faculté de Paris, ancien membre de l'Ecole pratique, ex-Interne des Hôpitaux, membre et correspondant de plusieurs sociétés scientifiques. Quatrième édition, entièrement revue et augmentée d'un chant. Tristius haud illa monstrum nec sævior ulla. Pestis et via deum Stygiis sese extulit undis (Virg., *Æn*, lib. III). Paris, chez Martinon, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré, 4, 1851.*

Ce curieux ouvrage est orné d'un frontispice gravé sur bois par Belin et Deschamps. On y voit un beau jeune homme aux genoux d'une gracieuse personne aux appâts tentateurs ; mais elle tient un masque séduisant devant son vrai visage qui est une tête de mort, et, derrière elle, on aperçoit une faux. Cependant, au-dessus du couple, en un nuage confortable, s'ébattent des amours auprès de Mercure, symbolisant un remède aussi redoutable que le mal.

Dans sa préface, l'auteur, après un éloge de son

rallié tout-à-coup au pouvoir par vénalité, notre auteur devint l'objet de l'animosité publique. C'est pour justifier son revirement qu'il écrivit ces vers : « *L'homme absurde est celui qui ne change jamais* ». Avant de publier son poème de la *Syphilis*, Barthélémy avait traduit littéralement en vers français un long fragment du poème de FRACASTOR portant le même nom.

prédécesseur, Fracastor, annonçait en toute innocence que les « divers systèmes de médecine générale qui se trouvent mentionnés dans son poème exigeaient des éclaircissements, qu'il sentait que des lectures superficielles de quelques ouvrages de médecine ne suffisaient pas pour le rendre habile à traiter cette matière difficile et qu'il avait eu recours à un homme dont personne ne contestera la compétence, le Dr Giraudeau de Saint-Gervais, qui, officieusement et par amitié, avait bien voulu compléter cet opuscule et arriver au but d'utilité publique qu'il s'était proposé avant tout ».

Mais, en feuilletant cette brochure, on s'aperçoit rapidement qu'il ne s'agit nullement d'un poème plus ou moins imité de Fracastor et accompagné d'éclaircissements scientifiques désintéressés. En effet, dès le deuxième chant, des malédictions emphatiques contre le mercure commencent à provoquer la méfiance du lecteur. Et quand on en arrive au troisième chant et à ses notes, il n'y a plus de doutes : ce poème sur la syphilis est une violente attaque contre le mercure en thérapeutique, auquel on oppose les vertus extraordinaires du fameux « Rob de Laffecteur ».

La « littérature » complète du « Rob » se trouve dans les notes des troisième et quatrième chants. On y peut lire notamment de nombreuses lettres de médecins, la plupart chefs de différents hôpitaux de France, adressées au Dr Giraudeau de Saint-Gervais. Dans ces lettres, les médecins félicitaient leur confrère de l'efficacité de son remède et le remercient

des prix spéciaux qu'il a bien voulu consentir en faveur des hospices.

Voici quelques extraits de ces lettres :

Du Dr Rolland, chirurgien en chef de l'hôpital des syphilitiques de Toulouse, professeur de l'Ecole de Médecine :

« ... Il y a déjà longtemps que j'ai employé avec un grand avantage pour combattre des maladies qui avaient résisté aux préparations mercurielles, ce Rob, auquel je reprochais seulement de ne pas être à la portée de toutes les fortunes... »

Du Dr Monfange, médecin de l'hospice de Nontron (Dordogne) :

« ... Je me rappelle qu'étant interne sous Dupuytren (1), qui était l'ami de M. Boyveau, il nous vantait beaucoup ce médicament, surtout pour les syphilis anciennes et mal guéries... »

Du Dr Ed. Voisin :

« Depuis mon enfance médicale, j'ai une foi illimitée dans ce médicament, les autorités scientifiques, surtout dans la marine, m'en ayant fait éloge dicté par les faits... »

« ... Dans ce moment, je connais une dame, malheureusement épouse de l'un de nos confrères, qui l'a

(1) On est bien étonné de trouver cet illustre chirurgien en si mauvaise compagnie.

abandonné dans un état presque complet d'infection vénérienne ; je la recommanderai plus tard à votre charité... »

Du Dr Jourdain, 349, rue Saint-Honoré, Paris :

« ... Comme chirurgien-major dans le 86^e régiment de ligne, j'ai eu fréquemment occasion de recommander le Rob de Boyveau à des officiers qui avaient suivi divers traitements, sans en obtenir une guérison complète, et je dois rendre hommage à la vérité en déclarant que l'usage du Rob de Boyveau-Laffeteur a procuré constamment une guérison tant désirée... »

Les notes du quatrième chant contiennent également le compte rendu complet de la séance du 4 janvier 1851, de l'Académie de Médecine de Belgique, où, pour des raisons douanières, la prohibition du « Rob » dans ce pays était entrée en discussion. Nous en détachons ces quelques répliques, les plus bouffonnes du monde :

« *Le Président.* — ... Faut-il pousser plus loin cette discussion ? Avons-nous le droit de faire tant les fiers et les dédaigneux ? Voulez-vous que je vous dise ma pensée tout entière ? C'est que, si M. Scutin, si vous tous, aviez le malheur d'avoir une syphilis tertiaire et que vous eussiez eu en vain recours à toute la médication antisiphilitique, vous demanderiez à cor et à cri le Rob pour vous sauver !

M. Scutin et plusieurs membres. — Certainement ! Certainement !

M. Lombard. — Moi pas ! Moi pas !

M. Vleminckx. — A la bonne heure ! C'est d'un Spartiate. Mais il me suffit pour mon argumentation que M. Scutin fasse la déclaration qu'il vient de faire. J'en étais bien sûr, quant à lui. Il n'est pas homme, je le connais, à s'écrier : « Que je périsse, plutôt que de devoir ma vie à un remède secret ! ».

Avant d'en venir au poème lui-même, dont nous détacherons les passages les plus significatifs, voici un extrait de la dernière note du quatrième chant qui indique les « Propriétés du Rob » et démontre en même temps la confusion qui régnait encore en vénéréologie, quant à l'identité de la blennorrhagie et de la syphilis :

« Le Rob L'affecteur guérit sans mercure les affections de la peau... Comme dépuratif puissant, il convient pour les catarrhes de la vessie, les rétrécissements... *Comme antisiphilitique, le Rob guérit en peu de temps les écoulements récents ou rebelles qui reviennent sans cesse par suite de l'emploi du copahu, du cubèbe ou des injections qui répercutent le virus sans le neutraliser...* »

*
**

Syphilis, poème de BARTHÉLÉMY.

Dans le premier chant, intitulé *Les Origines*, le poète fait un exposé historique de la syphilis et décrit en termes effrayants ses manifestations :

« Ah ! quelque préparé que soit votre courage,
Si de ces lieux maudits vous tentez le passage,
Quand marchant pas à pas de rideaux en rideaux
Vous verrez tour à tour soulever ces bandeaux,
Ces linges purulents, ces flocons de charpie
Gonflés d'un sang noirâtre et d'une humeur croupie,
Quand vous verrez à nu sur les os et la chair,
Les empreintes du mal, de la flamme et du fer,
Croyez-moi vos genoux fléchiront d'épouvante,
Vos yeux se terniront devant la mort vivante,
Vos sens bouleversés éprouveront encor
La poétique horreur qu'exprimait Fracastor.

.....

Les uns en gémissant étendront sur leurs lits
Des os exfoliés, cassants ou ramollis,
D'autres vous montreront ces ulcères vivaces
Qui gonflent des tumeurs en perçant des crevasses.
Plus dignes de pitié, plus difformes encore,
Ceux qui, la face en proie au chancre carnivore,
Le miroir à la main, contemplent chaque jour
Leurs traits jadis si beaux qu'idolâtrait l'amour !
Que l'amour vienne donc contempler ces ruines,
Ces noires cavités en place de narines,
Ces lèvres que laboure un sulfureux sillon,
Cette langue épaissie en forme de baïllon,
Ce front illuminé de pustules grossières,
Ces paupières sans yeux et ces yeux sans paupières,
Désespérants tableaux dont la réalité
S'imprime tellement dans l'œil épouvanté
Que leur souvenir seul, leur image ternie,
En passant devant nous dans des nuits d'insomnie,
Leur simulacre en cire ou leur pâle dessin,
Hérissent nos cheveux et glacent notre sein ! »

Le chant deuxième a pour titre : *Le Mal*. Le poète y dirige avec véhémence son attaque contre la thérapeutique mercurielle :

*« Mais cet art, trop souvent l'esclave d'un système,
Combat l'excès du mal par un remède extrême
Et du métal liquide adorateur fervent
L'infuse dans le corps qu'il tue en le sauvant.
Malheur à qui réclame un tel auxiliaire !
Des feux de Syphilis vengeur incendiaire,
Son dévorant poison une fois introduit
Deviendra plus mortel que le poison détruit;
Tyran plu sabsolu que celui qu'il remplace,
Il enracinera son empire tenace
Dans la chair, dans le sang, dans les os du martyr,
Et nul pouvoir humain ne l'en fera sortir.*

.....

*Heureux encore celui dont la simplicité
Méconnaît le venin dont il est infecté (...)
Mais des infortunés l'homme le plus à plaindre,
C'est celui qui ne peut à lui-même se feindre
L'irrévocable arrêt qui prescrit son trépas,
L'intime destructeur qui ne le quitte pas,
Qui pense, qui raisonne et froidement s'explique
Le terrible secret de son sang métallique ».*

Le troisième chant, intitulé — nous y voilà ! — *Le Remède*, passe en revue les différentes thérapeutiques de la syphilis à travers les âges et glorifie sur le mode épique le « Rob de L'affecteur », qui

*« Savamment gouverné par la même doctrine
Pur dans ses éléments, comme à son origine,*

*En ce moment surtout que de nouvelles mains
A son antique essort ouvrent d'autres chemins,
Sur l'aile des wagons, magique véhicule,
Il vole d'Archangel aux colonnes d'Hercule,
Il atteint Syphilis au bout de l'univers.
Des bords de la Plata couronnés d'arbres verts,
Des sables africains, des flots d'Océanie,
On l'invoque; il entend l'appel de l'agonie,
Et, dans un court espace, au malade attristé,
Le steam-boat voyageur apporte la santé ».*

Le quatrième et dernier chant est tout entier consacré à la fabrication et au *Triomphe* définitif du « Rob », vainqueur de l'ignorance, du mercure et de la contrefaçon...

*« les grands prêtres d'Hygie,
Des hommes de savoir, d'honneur, d'autorité,
S'installent dans son temple avec solennité,
Afin qu'en ce grand jour leur sagesse décide
Si le Rob est salubre, ou s'il est homicide;
Afin que leur verdict juge en dernier ressort
S'il faut lui décerner le triomphe ou la mort.
Deux partis sont debout pour cette cause obscure :
L'un soutient L'affecteur, l'autre défend Mercure.
Ceux-ci posent d'abord, pour dogme impératif,
Qu'irrévocablement on meurt sans l'argent vif.
Ardents propagateurs de la première école,
Ils parfument d'encens leur désastreuse idole,
Et, fermant au progrès leur jugement caduc,
Font rétrograder l'art aux temps du vieil Astruc.
Puis remettant à neuf des injures ternies,
Des contes surannés, d'absurdes calomnies,
Ils blasphèment le dieu que révéla Boyveau,*

*Parce qu'il n'entre pas dans leur étroit cerveau.
Et pourtant [.....]
Quelques-uns ont recourt à ses bienfaits suprêmes
Pour leurs propres clients, que dis-je ? pour eux-mêmes !
Et peut-être ce Rob perfide, clandestin,
Leur bouche qui l'accuse en a bu le matin.
Ainsi se déversait le flux de leur colère ».*

Et voici la péroration du poème :

*« Tant qu'on verra passer du haut des Pyramides
Le Nil irrigateur dont les trésors humides
Couvre l'antique sol qui finit au Delta,
Aussi longtemps toujours, sous le nom qu'il porta,
Du même réservoir sortant avec mystère
On verra s'épancher aux deux bouts de la terre,
Avec la même force, à la même hauteur,
Ce fleuve intarrissable et régénérateur ! ».*

Il faut reconnaître que ces vers ne sont pas mal tournés et que le génie poétique de Barthélémy méritait un meilleur emploi que celui de Virgile du « Rob de L'affecteur ». Voici l'appréciation qui est donnée sur ce poème, dans une récente étude (1) :

« ... Si Barthélémy n'a pas l'accent génial de son devancier, l'illustre Fracastor, certains passages des deux premiers chants de *Syphilis* sont d'une terrifiante vérité et rejoignent la poétique horreur des musées Dupuytren, bizarres ornement des fêtes foraines... »

(1) *Le Courrier d'Epidaure*, janvier 1939. Gilbert LELY : Un poème anti-mercurel, thuriféraire du Rob.

Ainsi se termine dans une atmosphère d'épopée le destin du fameux « Rob de Laffecteur ». Dans la seconde moitié du xix^e siècle, on perd sa trace, du moins en France. Il est vraisemblable qu'il connut encore une certaine fortune à l'étranger. En effet, vers 1880, comme nous l'avons déjà dit, l'Amérique du Sud en importait encore des quantités énormes.

CONCLUSIONS

A la fin du XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e siècle, le « Rob de L'affecteur » se proposait de guérir la fausse entité morbide gonorrhée-syphilis.

D'autre part, ce remède se présentait comme ne contenant nulle trace de mercure, et ses exploiters s'attachèrent dans leur « littérature » à perdre le mercure dans l'esprit du public.

Aux mêmes époques, les querelles doctrinales relatives à l'emploi du mercure en thérapeutique vénérienne et celles entre identistes et non-identistes, notamment, se manifestèrent vivement.

S'il est évident que le « Rob » dut une partie de son succès à la tapageuse publicité faite par ses charlatans, il apparaît qu'il le dut également à la confusion et à l'incertitude que les querelles interminables touchant les affections vénériennes firent naître si longtemps dans l'esprit des médecins et plus encore dans celui des malades.

Vu : le Doyen de la Faculté,
TIFFENEAU.

Vu : le Président de thèse,
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,
G. ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

(Principales sources consultées)

BARTHÉLÉMY. — Syphilis; poème en quatre chants, avec des notes explicatives par le Dr GIRAudeau de ST-GERVAIS, 4^e édition, Paris, 1851.

CABANES. — *Les indiscretions de l'Histoire*, Paris, 1903

DIDAY (C. P.). — *Exposition critique et pratique des nouvelles doctrines sur la syphilis*, Paris, 1858.

HAMONIC (Noël). — *La thérapeutique anti-vénérienne aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, 1909.

JEANSELME (Ed.). — *Traité de la syphilis*, tome I, Paris, 1931.

LAIGNEL-LAVASTINE. — Cours d'Histoire de la syphilis professé à la Faculté de Médecine en 1931.

LELY (Gilbert). — *Un poème anti-mercuriel thuriféraire du « Rob »* in « Le Courrier d'Epidaure », janvier 1939.

MIRECOURT (E. de). — *Philippe Ricord* (Les Contemporains), Paris, 1858.

Observations sur les effets du Rob anti-syphilitique du Sieur Laffecteur, Paris, 1784.

RICORD (Ph.). — *Lettres sur la syphilis*, Paris, 1856.